

TOUS LES
VENDREDIS

Ciné-

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 15. — 14 NOVEMBRE 1941.

4^F.



Lise Delamare qui s'était tenue éloignée un moment des studios, va faire sa rentrée au cinéma dans *Péchés de Jeunesse*, aux côtés d'Harry Baur.

(Photo Continental-Films. Édition A. C. E.)

instantanés

CROQUIS D'ÉCRAN



JACQUES VIOT VOYAGEUR ET SCÉNARISTE

par JEANDER.

Jacques Viot a travaillé pour Les beaux Jours, Sous les Yeux d'Occident, les Gens du voyage, Le jour se lève, à titre de scénariste. C'est un scénariste qui a des titres... Il est grand, séduisant, superstitieux, polyglotte et Breton.

Il parle le malais, le beach, la marre (sorte d'espéranto répandu en Mélanésie), le polynésien et le chinois. Jacques Viot a voyagé pendant dix ans en Extrême-Orient, dans le Pacifique, et il a passé quatorze fois l'Équateur.

C'est un Français qui s'est entêté à apprendre sa géographie. Un Breton...

En 1926, il s'embarquait à Marseille avec quatre cents francs en poche, ce qui l'amenait à être gardien de moutons en Australie, antiquaire en Chine ou explorateur officiel en Nouvelle-Guinée.

Il a connu des hommes bizarres, comme cet alcool.

Voilà qui est bien sur le côté gauche, j'appartiens au « Passif », mes sensations peu prompts passent par le contrôle du jugement. En amour, je suis pur comme la blanche colombe, esclave de mes antipathies et de mes sympathies, je neme livre pas au premier venu. Et on peut compter sur ma loyauté.

LA PSYCHOLOGIE DU CHAPEAU

De très doctes physionomistes ont déclaré qu'on ne mettrait pas son chapeau n'importe comment, mais qu'on obéissait inconsciemment aux lois plus secrètes de son caractère.

Allons, faites attention, mademoiselle, au chapeau de celui qui va peut-être occuper votre cœur.

Et maintenant, étudions les différentes façons de mettre son chapeau, posées pour vous, mademoiselle, par Georges GREY.

Posé ainsi, avec trop de sagesse, mon chapeau annonce un homme droit, mais ennuyé... timide... et j'occuperai toujours une place de subalterne.

Attention, mon chapeau en arrière à la « gangster », annonce un individu téméraire, sans grands scrupules... et une confiance en soi que rien ne justifie.

que ancien capitaine du romancier Jack London, et qui a fait deux cents milles marins en pirogue pour s'emparer, revolver au poing, d'une bouteille d'alcool à brûler.

Il a connu un Anglais maniaque et intoxiqué qui, aux Moluques, fabriquait sa cocaïne lui-même.

Il a connu, à Tahiti, deux hommes qui venaient tourner un film et qui lui ont demandé de tenir un petit rôle. Les deux hommes étaient : Flaherty et Van Dyke.

En apprenant sa géographie, il a appris des tas d'histoires qu'il n'a pas encore racontées.

Il en sait sur la Polynésie qui sont adorables et qu'un producteur avisé devrait bien lui demander...

Sa grande chance, il l'a connue en Australie, où il désespérait de revoir jamais l'Europe. Pour se distraire, il a joué au cribbage et il a gagné juste de quoi s'embarquer pour la Chine. Pour se distraire à bord, il a appris un jeu chinois, le fanfan, et il a encore gagné.

Fatigué, il est revenu en Europe où, pour se distraire, il a écrit des scénarios. Et il a toujours gagné.

Mais cette fois, il fait jouer les autres...

Jacques Viot est un voyageur qui ne repartira plus. C'est un scénariste arrivé.

Ph. N. de Margoli.



Mon chapeau sur les yeux, je suis un inquiet, un tourmenté, morose et de caractère difficile... Je suis certainement en train de me faire du souci pour des riens.



Et enfin, me voici nu-tête. Je suis donc un jeune homme moderne. Je ne crains pas les rhumatismes pour l'avenir et j'aime sacrifier à la mode et à ses exigences...

instantanés

LAMOURET A-T-IL DÉVORÉ SON PARTENAIRE ?

Dernièrement Lamouret, toujours accompagné de son fameux canard Dudule, dont nous avons narré il n'y a pas bien longtemps les exploits, recevait une proposition de contrat d'un directeur de music-hall. Après la lecture de ce contrat, les conditions ne lui convenant sans doute pas, notre ami Lamouret envoya le télégramme suivant : « Impossible d'accepter, ai mangé matériel travail. »

Mais rassurez-vous. Dudule est toujours là... il devient même insupportable ! Pourquoi ? Oh ! c'est bien simple... il est jaloux ! Pour quelle raison ? Et Lamouret de nous confier :

— Dudule va bientôt avoir un petit compagnon... un canard nègre !

Dudule est furieux et est certain que c'est encore un coup du marché noir !

UNE SURPRISE AGRÉABLE

André Lefaur, comme beaucoup, souffre terriblement d'être privé de cigarettes. Aussi, fut-il très agréablement surpris l'autre soir, quand sa camériste lui présenta une boîte d'une taille respectable, pleine jusqu'aux bords... de tabac.



Sur le côté droit, je suis ardent, exubérant. Je cours aux aventures faciles et éparpille mes secrets amoureux à tous les vents. Je suis bien gentil, mais je ne serai jamais sérieux.

Il n'en croyait pas ses yeux. Pourtant, après examen, aucune erreur possible, c'était bien du tabac...

— Mais enfin, Marie, où avez-vous acheté ça, lui dit-il.

— Nulle part, monsieur, ce sont simplement les mégots de monsieur. Je les conservais depuis deux mois et je les ai défaits, cette après-midi, lui répondit-elle.

TROP CÉRÉMONIEUX

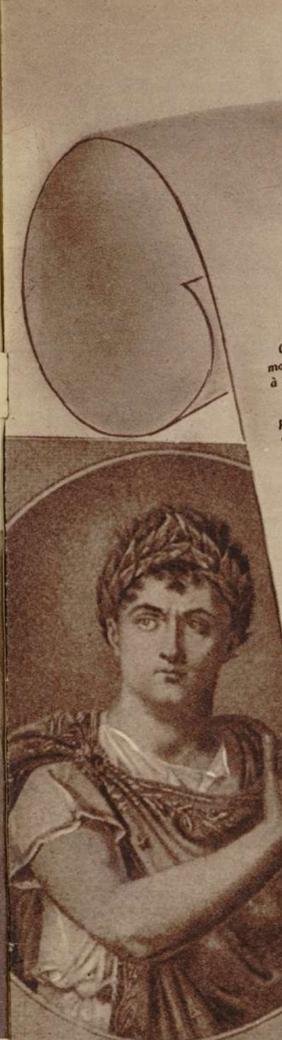
Georges Marchal qui va bientôt faire ses débuts au Français dans l'Iphigénie de Goethe, avait dû, un jour lors de ses débuts, remplacer au pied levé un acteur malade. Il entra en scène pas très sûr de lui. Le premier tableau était une réception à la cour, aussi commença-t-il à baisser la main des dames. Lorsque soudain Irène Brillant lui souffla :

— Non, non, pas moi... je suis Mlle de Lavallière, on ne baise pas la main d'une jeune fille !

— Aucune importance, répliqua à mi-voix Marchal, je ne connais pas la pièce.



Ainsi à la Charles Trenet, le chapeau en arrière, dégageant bien le front, je suis insouciant, optimiste et mêle la fantaisie à tous mes actes... Attention ! Je suis swing !...



Les Confidences d'un Centenaire

par Pierre HEUZÉ

C'est à vous que je veux répondre, mademoiselle mon inconnue, dont je viens de recevoir une lettre à la fois si sentimentale et si indécrite. Sentimentale, en ce sens que vous m'écrivez un peu comme on se confesse, et que vous n'hésitez pas à laisser parler votre cœur, ce qui est trop rare pour que je ne sois pas enclin à vous admirer. Indécrite, en ce sens que vous me demandez, sans plus de gêne, de vous documenter sur la vie privée des artistes que vous « idolâtrerez », pour reprendre un de vos termes les plus doux...

J'apprécie votre enthousiasme... Dans la vie, on ne fait rien de dégingand sans amour. Et je n'ignore pas que, dans nos âges sans croyance, ce sont les artistes de cinéma qui, grâce à ses pompes, ont remplacé la religion et à ses légendes dorées les saints et leurs auréoles ainsi que les légendes dorées qu'un Jacques de Voragine transcrivait avec la même piété qu'un profane rédacteur de Ciné-Mon-dial.

Ce que je pense, mon Dieu, des vedettes de cinéma ? Je sens que je vais quelque peu vous décevoir. D'abord, parce que je suis un très vieux bonhomme... car le titre de cet article n'est pas une hardiesse de plume... je viens d'avoir 175 ans. C'est pour vous dire que je ne connais guère les artistes d'aujourd'hui ; mais, au contraire, très bien ceux qui florissaient aux environs de 1770, temps qui ne fut sans doute pas l'âge du cinéma, mais le plus bel âge du théâtre... Et 1770 ressemble tellement à 1940 ! Ne croyez pas que je radote sur un temps qui n'est plus, uniquement parce qu'il développa ma jeunesse. Non, mais 1770, c'était l'avant-dernière heure d'une époque, l'apothéose suprême d'un siècle qui restait grand parce qu'avec lui s'évanouissait la monarchie, la grande civilisation et, que, jusqu'au moment de son couronnement un peu de côté sur la tête, à l'issue du banquet, s'écriait : « Après nous le déluge » sans voir la statue du commandeur tracer sur les murs de son palais les signes fatidiques.

Alors, comme aujourd'hui, on croyait très peu aux anciens saints (M. de Voltaire ridiculisa même en vers badins la Pucelle), mais au contraire on « idolâtrait » les artistes qui n'appartenaient pas au cinéma, mais au théâtre.

Je me souviens entre cent de Mlle Clairon, qui valait bien Mlle Mireille Balin ; de Mlle de Beaumesnil qui n'avait pas une vie aussi topogéographique que celle de Viviane Romance ; de Sophie Arnould qui avait à elle seule plus d'esprit que dix Cécile Sorel (voire corrigée par les chansonniers) ; de Mlle Guimard.

— Je suis délégué, pour la zone occupée, du Secrétariat général à l'Information et à la Propagande. Et, pour Comité d'organisation de l'Industrie cinématographique, M. Galey a délégué tout cela d'une voix claire, bien timbrée, et c'est pour moi l'occasion d'une troisième surprise, chers par les bureaux, comme en avait trop souvent à nous offrir, naguère, l'administration française. Je rencontre un homme jeune (il a trente-sept ans), affable, souriant et qui semble considérer les fonctions qu'il remplit moins comme une sinécure qu'une source d'ennui infini que M. Galey me prie de m'asseoir le dos tourné à un magnifique feu de bois (c'est ma quatrième surprise), et après quelques considérations générales sur la rigueur de la température et la beauté méconnue des citadins de la zone occupée, il me présente dans un grand fauteuil, nous tombant à lui rendre visite : à savoir mon interview.

Mais, en fait, ce n'est que depuis une dizaine de jours que j'ai pris mes fonctions. — En collaboration avec Raoul Flaquin, qui reste le chef de la corporation, je me propose de relever le niveau du cinéma français... J'ai dû faire involontairement une grimace significative, car mon interlocuteur, étendant la main vers moi comme pour chasser une mouche importune (ou une idée saugrenue), poursuivit précipitamment : — Je sais mieux que quiconque tout ce que cette formule peut avoir de prétentieux et de flou. Je m'explique... — On a, à mon sens, un peu trop négligé, ces dernières années, cette évidence que le cinéma est un outil



Au temps où Molé et Mlle Raucourt interprétaient Racine.

MONSIEUR L.-E. GALEY

une énergie... un beau programme...

Que le veuille ou non certains esprits grincheux : il est quelque chose de changé en France. J'en veux pour preuve l'accueil que j'ai reçu à l'Hôtel Matignon. J'y fus guidé par un portier galonné qui souleva sa casquette pour me répondre, et sur être extrêmement poli sans obséquiosité (et c'est bien la première fois que je me conduis jusqu'aux services de M. Louis-Emile Galey qui est... Qui est quoi, au juste ? Il serait peut-être plus simple de le demander à l'intéressé lui-même.

Car il est 11 h. 5. M. Galey m'avait donné rendez-vous à 11 heures, et je suis reçu immédiatement, en dépit de nombreux visiteurs qui font à ce moment antichambre. Seconde surprise. L'exactitude revendiquait-elle la politesse des rois ?

— Je suis délégué, pour la zone occupée, du Secrétariat général à l'Information et à la Propagande. Et, pour Comité d'organisation de l'Industrie cinématographique, M. Galey a délégué tout cela d'une voix claire, bien timbrée, et c'est pour moi l'occasion d'une troisième surprise, chers par les bureaux, comme en avait trop souvent à nous offrir, naguère, l'administration française. Je rencontre un homme jeune (il a trente-sept ans), affable, souriant et qui semble considérer les fonctions qu'il remplit moins comme une sinécure qu'une source d'ennui infini que M. Galey me prie de m'asseoir le dos tourné à un magnifique feu de bois (c'est ma quatrième surprise), et après quelques considérations générales sur la rigueur de la température et la beauté méconnue des citadins de la zone occupée, il me présente dans un grand fauteuil, nous tombant à lui rendre visite : à savoir mon interview.

de propagande de la pensée française ou, pour être plus clair, que chaque film est un ambassadeur, non pas destiné à un auditoire restreint, mais à un public de plusieurs millions de personnes. Je ne veux pas faire de cas d'espèce, mais vous serez d'accord avec moi pour penser que certaines bandes ont pu faire douter, à l'étranger, ou bien de la « qualité » de notre culture, ou bien de notre esprit, ou bien, plus simplement, et plus généralement, de notre bon goût. Mon rôle ici, est d'apporter un remède à cela.

— Comment ? — Par la censure. Voilà le grand mot lâché ! Reste à savoir quels horizons il nous ouvre. M. Galey est extrêmement rassurant. — Je me propose de publier, à l'usage des cinémas du point de vue censure, un décret en forme de charte draconienne... Nous touchons au point névralgique.

— Ce ne le sera pas, je veux (et je lutte, monde), que la France ait un cinéma sain, pas tellement que le choix du sujet soit essentiel, mais la façon dont il est traité. C'est à chaque affaire de tact, je ne veux pas, pour me résumer, que le cinéma français étouffe dans des formules trop étroites, mais je ne veux pas non plus qu'on y élève la nanchance, le mauvais goût et le laisser aller à la hauteur d'une institution. C'est tout, et c'est déjà beaucoup. Faisons confiance à M. Galey pour mener à bien la tâche qu'il s'est fixée. Il est assez jeune et assez actif pour triompher de toutes les difficultés qu'il pourra rencontrer. Et, lorsque la France aura pris sur les écrans du monde la place à laquelle elle a droit, nous reprendrons en chœur avec M. Galey cette formule par laquelle, sur le point de nous séparer, il nous a salués sur le seuil de son bureau. — Vive le cinéma français, monsieur !

Jean GUIGO.

La Vie merveilleuse de Mireille Balin

par Jean-Charles RAYNAUD

sa mère un joli visage évocateur des modèles de la Renaissance italienne, elle ne craignait pas, pour se faire de l'argent de poche, de céder aux sollicitations des photographes et elle posa pour les cartes postales et les pages publicitaires. Nombre de vedettes eurent des débuts semblables. Chez nous, il est permis de citer, entre autres, Dolly Davis et Jeanne Helbling et je suis persuadé qu'on pourrait reconnaître maintes effigies de stars américaines fameuses illustrant les « Merry Christmas » et les « Many Kisses » des « post-cards » d'outre-Atlantique.

Entre le métier de modèle pour photographes et celui de mannequin, il n'y a point un grand pas à faire. Ce n'est pas nécessairement un faux pas, bien que ce genre de travail soit volontiers décrié. Mireille n'en eut

cure, dont la poche devait devenir plus exigeante pour l'argent, la mère aussi sourde aux requêtes et qui, d'autre part, possédait, dès cette époque, une nature peu sensible au « qu'en dira-t-on ».

Elle fut donc mannequin et elle a conservé de cette période de sa vie un souvenir plein d'entrain et de gaieté. Elle raconte qu'elle s'amusa fort avec ses compagnes lorsque, de retour dans leur « cabine », elles s'appliquaient à singer avec de grands rires les mines et les attitudes des clientes devant lesquelles elles venaient de défilé.

Quelques années plus tard, alors qu'elle s'apprêtait à aller tourner « Terre de feu » en Italie, sous la direction de Marcel Lherbier, et qu'elle s'était rendue chez un couturier fameux afin d'y essayer les robes qu'elle porterait dans ce film, Mireille Balin provoqua l'admiration d'une journaliste présente par l'aisance, la grâce et l'élégance avec lesquelles elle évoluait sous les toilettes.

Mireille, avec sa modestie coutumière, commença par protester contre de tels éloges, puis finit par admettre que cela pouvait s'expliquer par son ancien métier. Et ce lui fut aussitôt prétexte à une évocation simple et charmante du temps qu'elle était mannequin. Et, comme les jeunes filles étaient venues défilé devant elle pour lui soumettre d'autres modèles de robes, elle déclara, lorsqu'elles se furent retirées :

— Maintenant que je suis cliente, je souffre de ne pouvoir les accompagner et de rire avec elles en me singeant moi-même...

II

UNE JEUNE FILLE QUI NE VEUT PAS FAIRE DE CINÉMA

Nous avons déjà fait allusion à la simplicité et à la modestie de Mireille Balin. Il nous faut encore les invoquer — et nous ne sommes pas prêts de nous taire à cet égard — pour souligner à quel point elle semblait accorder peu d'importance à sa beauté au moment de sa dix-septième et de sa dix-huitième année. « Beauté de carte postale et de mannequin tout au plus ! » jugeait-elle sans doute d'une pensée fuyante. Et l'on aurait été fondé à dire d'elle, comme dans la chanson :

Mireille ne sait pas encore
Le doux charme de sa beauté.
C'est une fleur qui vient
[Déclare
[Téte.
(A suivre.)

Trois images d'une même femme: Mireille Balin rêveuse, pathétique, belle au bois dormant, mais toujours aussi attirante, sans artifice, sans apprêts...

I
UNE MIREILLE DE PROVENCE
C'était pendant la grande guerre, vers 1915. Une auto roulait sur l'incomparable route qui s'accroche dans la lumière au flanc de la montagne et domine la paix azurée de la mer entre Nice et Menton pour poursuivre son trajet éternel jusqu'à la Riviera italienne.

Dans la voiture, une jeune Florentine mariée à un Français, s'abandonnait à la jouissance de contempler ensemble les cimes surplombantes et la bleue Méditerranée caressée de vibrations d'or, lorsque, soudain, aux approches de Monte-Carlo, la plus brutale réalité brisa son rêve couleur de ciel. Un accident se produisit.

Cet accident qui eût pu faire perdre la vie à la promeneuse, eut pour conséquence de la donner à un autre être. Blessée sans gravité, mais fort ébranlée par la commotion, elle fut transportée dans une clinique de la cité du jeu où elle arriva juste à temps pour mettre au monde un bébé du sexe féminin dont elle était enceinte depuis sept mois.

Est-ce parce qu'il vit ainsi le jour dans une région de soleil qui est comprise entre la Provence de Mistral et l'Italie maternelle et qui créait une sorte de lien affectif entre la terre du grand poète et le pays de la maman ? Toujours est-il que cette dernière choisit pour son bébé le nom de Mireille.

Ce nouveau-né devait commencer à être connu des amateurs de cinéma quelque dix-neuf ans plus tard sous le nom de Mireille Balin.

Une telle naissance, à la fois prématurée et violente, valut à Mireille une prime jeunesse et une adolescence pleines de fragilité. Ses parents l'entourèrent de soins, la choyèrent en leur demeure parisienne. Toutefois, ses études ne furent point négligées pour cela, puisque, jusqu'à 17 ans, elle suivit les cours d'une pension de l'avenue Vicor-Hugo.

Mais un cœur de mère peut être capable de la sollicitude la plus affectueuse tout en redoutant pour sa fille les tentations qui risquent d'être l'effet d'une bourse bien garnie. Ainsi en jugea la maman de Mireille, lorsque celle-ci fut libérée des travaux scolaires. Elle estimait que son enfant avait tout ce qu'il lui fallait à la maison et elle « les lâcha » avec un élastique » selon le propre aveu de l'intéressée qui, restée fort simple malgré sa notoriété actuelle, ne se croit point tenue de ne pas user, à l'occasion, du langage familial.

A dix-sept ans, Mireille était déjà une fort belle fille. Grande, élancée, la démarche souple, la taille fine sous des épaules larges qui l'ont fait comparer à un personnage des fresques de l'ancienne Égypte, l'allure distinguée, ayant hérité de

Photos Archives.



J'ai chanté l'amour..., j'ai chanté "Y a d'la joie" sans grande joie pourtant. Maurice chante « Notre Espoir »



2 h. 30. — Non ! je suis ici pour travailler... — Mais, Monsieur...

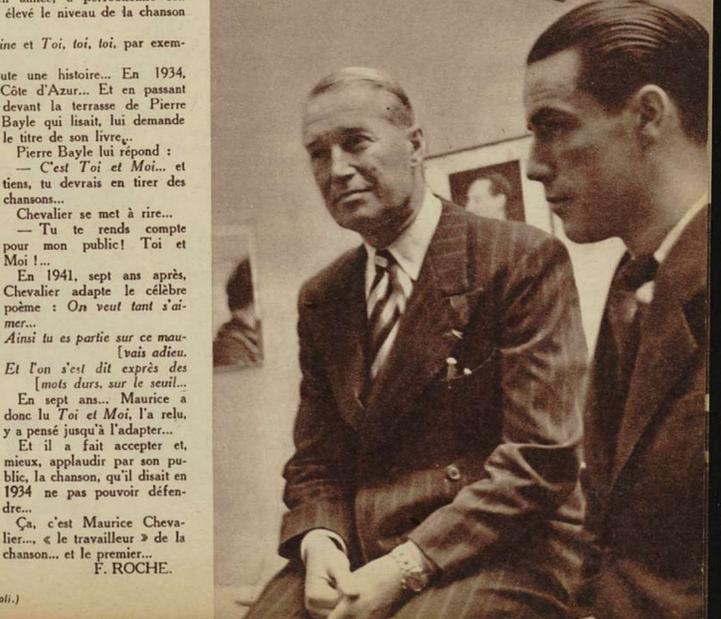
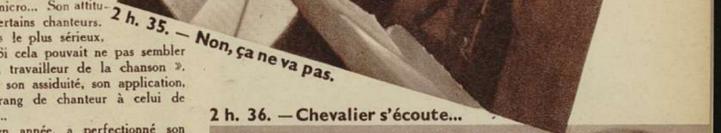


2 h. 31. — Bonjour ! Monsieur Chevalier. — Bonjour mon vieux.



— On y va ?

ÉCRIT SUR Cire



EN 6 MINUTES UNE CHANSON SE GRAVE...

Une rue glacée du côté de la place d'Italie où d'infortunés reporters piétinent en attendant Maurice Chevalier...
2 h. 30. Branle-bas, Maurice est arrivé...
— Reportage ? Ah ! non ! Je suis ici pour travailler...
Et il passe. Passons...
L'auditorium... L'orchestre répète... Du feutre par terre vous donne l'impression d'être soudain un elfe. Des instruments morts... s'empoussièrent le long des murs.

Absorbé, Maurice quitte son pardessus, dit bonjour au chef d'orchestre Pignoul qui, depuis six ans au Casino de Paris, dirige ses chansons... serre les mains aux techniciens en blouses blanches.

Il toussé, sort d'une petite boîte des pastilles... les suce avec application... puis gravement : Allons-y...

Un geste... Ah ! non, ce n'est pas ça... Appuyez un peu plus sur les dernières mesures...

Maurice chante... Et soudain se transforme... Il rit, il arrondit ses bras en ailerons, bat la mesure... Dans un auditorium vide, pour un micro et un chef d'orchestre, il se dépense, se donne comme devant un grand public... Comme devant son public... Les musiciens, blâsés pourtant, s'amuse...

2 h. 36. Dans l'auditorium voisin... Sur un plateau, l'épaisse cire ambrée tourne...

Les six minutes écoulées semblent abolies... On dirait que Maurice est toujours à côté, devant le micro... Même ce petit accrochage, qui se répète fidèlement...

Maurice, s'écoute très, très attentivement... On dirait que pour lui, c'est un travail... Il fronce les sourcils... Il faudra faire plus avancer la guitare... Et là, le contre chant n'est pas tout à fait assez fort, n'est-ce pas ?

Quand le disque a fini de tourner, sombre et réfléchissant, il retourne au micro... Son attitude est si différente de celle de certains chanteurs...

Maurice Chevalier est, je crois le plus sérieux, le plus travailleur des artistes... Si cela pouvait ne pas sembler péjoratif, je dirais : « c'est un travailleur de la chanson ». C'est l'homme qui s'est élevé par son assiduité, son application, son désir de mieux faire, du rang de chanteur à celui de parolier et même de compositeur...

C'est l'homme qui, d'année en année, a perfectionné son style, a affirmé sa personnalité, a élevé le niveau de la chanson populaire...

Quelle différence entre *Valentine* et *Toi, toi, toi*, par exemple, ou *On veut tant s'aimer*...

Cette chanson a d'ailleurs toute une histoire... En 1934, Maurice Chevalier était sur la Côte d'Azur... Et en passant devant la terrasse de Pierre Bayle qui lisait, lui demanda le titre de son livre...

Pierre Bayle lui répond :
— C'est *Toi et Moi*... et tiens, tu devrais en tirer des chansons...

Chevalier se met à rire...
— Tu te rends compte pour mon public ! *Toi et Moi* !

En 1941, sept ans après, Chevalier adapte le célèbre poème : *On veut tant s'aimer*...

Ainsi tu es partie sur ce mau-
[vais adieu.
Et l'on s'est dit exprès des
[mots durs, sur le seuil...

En sept ans... Maurice a donc lu *Toi et Moi*, l'a relu, y a pensé jusqu'à l'adapter...

Et il a fait accepter et mieux, applaudir par son public, la chanson, qu'il disait en 1934 ne pas pouvoir défendre...

— Ça, c'est Maurice Chevalier... « le travailleur » de la chanson... et le premier...
F. ROCHE.

(Photos N. de Morgoli.)

Les films..

par DIDIER DAIX

Bientôt la révolution emplit la ville entière et, tandis que dans le palais du gouverneur où quelques heures auparavant, il était encore maître d'hôtel, Boris Wolinski, devenu chef des insurgés, attend les nouvelles des opérations, c'est, à l'extérieur, en quelques images rapides mais saisissantes, au cours desquelles Karl Anton a manié sa caméra avec vigueur et adresse, les phases sanglantes d'une monstrueuse bataille, avec ses tueries inutiles, ses combats inégaux, ses incendies injustifiés, ses éclairs d'héroïsme, ses lâchetés, sa cruauté stupide et les orgies crapuleuses qui succèdent à la victoire des émeutiers.

On a compris, d'ores et déjà, que Mania et Wolgov sont les héros

Autour d'elle, de bons comédiens lui donnent la réplique. Ce sont Werner Hinz, Theodor Loos, le jeune et séduisant Karl John, Fritz Kampers, Alexander Engel, Willi Schur et Albert Florath.

Une mention spéciale, toutefois, à Agnès Straub dont le talent pittoresque et la beauté mûre, brillant d'un dernier éclat singulièrement violent, anime un personnage de Zinaïda, tenancière à la fois louche et généreuse, mêlant la veulerie de son état à la grandeur de sentiments que le sacrifice n'éclaircit pas.



Elvire Popesco et Henri Garat, les amusants interprètes du « Valet Maître »...



Camilla Horn et Agnès Straub sont les vedettes féminines du « Croiseur Sébastopol »...

LE CROISEUR SÉBASTOPOL

Le Croiseur Sébastopol nous entraîne dans la ville dont il porte le nom pour nous faire assister à certaines scènes cruelles de la révolution bolchevique. Son arrivée au port donne lieu à différentes festivités. On danse à bord, on boit du champagne et le gouverneur de la ville se lance dans une belle phrase pour annoncer officiellement les fiançailles de sa fille Mania avec le jeune comte Wolgov, lieutenant à bord du « Sébastopol », quand le hurlement des sirènes lui coupe la parole. C'est le signal. Les révolutionnaires s'emparent du bâtiment. Les officiers tombent comme des mouches sous leurs balles. Le gouverneur est gravement blessé. Sa femme est tuée. Mais le lieutenant Wolgov parvient à s'enfuir à la nage, tandis qu'Ivan, son ordonnance, entraîne Mania dans une maison amie.



Une scène particulièrement dramatique du film de Karl Anton « Le Croiseur Sébastopol »...

Photo Tabis (Continental films, S. P. E., et Raymond Vainque).

6 Ciné-Mondial

« Ne bougez plus » a dit le photographe au couple charmant que forment Annie France et Paul Meurisse...



Attention ! « Ne bougez plus » dit la séduisante Annie France à une cliente qui ne semble pas très rassurée...

LE VALET MAÎTRE

Le Valet maître est une pièce fort amusante qui fut créée, peu avant la guerre, au théâtre de la Michodière par Victor Boucher, Tramel, Marguerite Deval et Grey. Seule Marguerite Deval retrouve son rôle au cinéma. Je suis sûr qu'elle ne l'a pas reconnu.

Car le film n'a qu'un très lointain rapport avec la comédie de Paul Armont et Léopold Marchand. Soyons justes, le point de départ est le même. C'est à peu près tout. Ce n'est d'ailleurs pas un reproche, tant qu'il reste prouvé que le film, sous la nouvelle forme que lui a donnée le scénariste Albert Guyot, n'a pas moins d'agrément que la pièce.

Les aventures du valet de chambre Gustave Lorillon que ses dons pour le bridge entraînent vers la fortune, sont moins extravagantes, sans doute, sur l'écran que sur la scène. Elles ont cependant leur charme et lorsque, envoyé par S. V. P. pour remplacer un quatrième décaillant, Gustave rencontre son patron, autour d'une table de bridge, chez la belle Antonia, qu'ils sont plusieurs à courtiser, la situation n'est pas sans avoir.

Le maître de Gustave, qui est diplomate, a prétexté un voyage à Bruxelles,

vis-à-vis de son épouse, pour justifier son absence ce soir-là. La rencontre n'en est que plus gênante.

Mais les aventures de Gustave ne s'arrêtent pas là.

Elles se poursuivent dans les bras d'Antonia, puis au « Cercle des Patineurs » où l'on compte sur ses dons exceptionnels pour ravir, à un club rival, la coupe de Bridge, objet de la convoitise de chacun.

Gustave triomphera. Mais ce ne sera qu'après avoir été garçon de café et avoir retrouvé Antonia, devenue fleuriste, qu'il décrochera la timbale, ou plus exactement la coupe, à la satisfaction générale.

Elvire Popesco, météore de grâce et d'esprit anime le film de son talent en coup de vent, de sa spontanéité au babil échevelé. Elle en est le nerf et le secoue de sa fantaisie tourbillonnante. Henry Garat est son partenaire habile aux cartes. Il prête sa prestance de jeune premier sympathique au rôle de Gustave, dont la livrée a tôt fait de se muer en smoking.

Autour d'eux, Roger Karl, René Génin, Mauloy, Nina Myral, Bever évoluent en parfaits comédiens, sans oublier, je vous prie, l'amusante Marguerite Deval, dont la drôlerie fine et alerte fait mouche à tout coup.

NE BOUGEZ PLUS

La loufoquerie permet tout. Les auteurs Roméo Carlès et Pierre Caron, de ce film qui évolue dans la fantaisie la plus folle, s'en sont souvenu. On y retrouve la verve nonchalante de Roméo Carlès

L'APPEL DU STADE

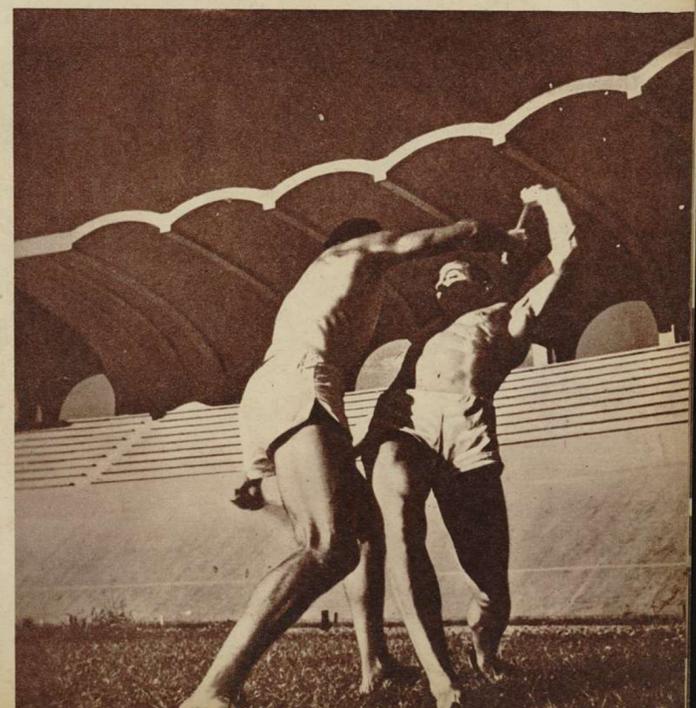
Le commissaire général aux Sports vous propose ce film, qui est inclus dans le programme de documentaires élaboré par « Arts, Sciences et Voyages ». Dans de beaux paysages du pays basque, on voit évoluer de jeunes enfants que des professeurs conviviaux initient aux joies de la culture physique, et les jeunes gens solides et bien bâtis, instituteurs de France qui, dans la joie, apprennent l'art de faire, de leurs élèves, des hommes forts et bien portants.

Le scénario de Jean Georges Auriol présente habilement cette fresque sportive, dont le but est de montrer combien l'éducation physique est nécessaire aux enfants. Marcel Martin s'en est heureusement servi et a photographié de belles images, qui se meuvent harmonieusement et qui sont la joie des yeux.

Peu d'interprètes : Simon Bergeron, René Génin, Odile Pascal, R. P. David, une bande joyeuse d'enlants et l'équipe spéciale des pompiers de Paris, les principaux acteurs de cette bande sportive étant le grand air, la bonne santé, les paysages de France et le mouvement. Une jolie partition de Marius-François Gaillard participe à l'atmosphère réconfortante et saine qui se dégage de cet Appel du Stade.

Jimmy VANCE.

Une belle vision du film de plein air « Appel du Stade »...



...de la semaine

Un reportage imprévu sur LE VALET MAÎTRE

par **ROGER CARTIER**

Etre chargé d'une mission de confiance et se réveiller avec une bonne grippe, 39° de fièvre, cervelle endolorie, jambes flageolantes, n'est-ce pas une déveine sans pareille ? C'est exactement ce qui m'arriva ce matin.

Allons, de l'énergie : aspirine, grogs, cataplasmes... rien n'y fait, cela ne va pas mieux !

Et mon article sur le *Valet Maître* ?... Il me faut pourtant le voir, ce fameux film pour vous en parler !

Or, et je n'en doute plus, il y a une providence pour les journalistes ; comme je désespérais, incapable de mettre un pied devant l'autre, la Providence sus-nommée se manifesta on ne peut plus à propos par l'irruption inattendue de mon jeune phénomène de neveu, qui s'écria, plein de pétulance :

— Salut ! mon petit Tonton ! J'ai eu la croix d'honneur ; des fois que tu voudrais m'emmener au cinéma pour la peine, comme tu me l'as dit l'autre jour !

— Mon pauvre petit, dans l'état où je suis, je... Oh ! quelle idée !... Veux-tu y aller seul au cinéma ?

— Heu !... oui... mais faut me donner les sous !

— Bien entendu. Seulement après tu viendras me raconter le film ; il faut que j'en fasse le compte rendu pour *Ciné-Mondial*.

— Oh ! chouette alors ! Je vais faire le journaliste ! Compte sur moi, Tonton, j'vas te ramener un tas de trucs... et avec ça, tu pourras leur z'y faire un « papier gratiné ».

Mon phénomène dégringolait déjà l'escalier et son discours se perdit dans un bruit de galopade effrénée... Un peu plus tard, il réapparait triomphant.

— Et voilà ! J'ai vu le *Valet Maître* !... Oh ! c'que c'est bath !

— Bravo ! Mais donne-moi des précisions !

— Des précisions, tiens n'en v'là !

Et il me tend un paquet de photos. Je m'étonne :

— Mais qui t'a donné ça ?

— Personne. J'les ai barbotées !

— Hein ?

— Voui. A la porte du ciné, y en a plein de piquées avec des punaises... sans me faire voir...

— Oh ! petit malheureux ! mais c'est du vol !

— Non, c'est du système D, on est journaliste ou on l'est pas !... Tiens, et puis j'ai fait des croquis... Mais dans le noir, c'est pas commode, alors pour que ça soye plus ressemblant, j'ai collé les têtes des photos sur mes dessins !

Fièrement, il m'exhibe ses œuvres. Évidemment, il y a de l'idée... mais tout de même, ce vol de photos m'a ému et je sens la nécessité de me lancer dans un petit sermon bien senti. Il ne m'en laisse pas le temps :

— Alors, voilà le film : Y a un gars de la haute qui s'appelle Ravier de l'Orne, et vu qu'il est en chômage, pour s'occuper, y joue au bridge (qui-là, c'est Roger Karl).

« Pendant c'temps-là, y a sa femme Ninon (Marguerite Deval), qu'est un peu piquée, qui boulotte toute sa galette.

« Mais elle trouve une combine ; comme elle a un larbin qui s'appelle Gustave (il est bath ! c'est Henri Garat) qu'est un as du bridge, elle s'arrange avec lui, elle le commande comme on dit... et tous les matins le larbin lui remet l'argent qu'il a gagné la veille.

« Quand Ravier s'aperçoit du coup, y dit que c'est scandaleux et qu'il va la balancer un de ces quatre.

« Su' c'coup d'temps, voilà qu'on fait connaissance avec la belle Antonia (ça n'a rien d'étonnant qu'on l'appelle la belle, c'est Elvire Popesco, alors tu penses !).

« Elle s'entiche du beau Gustave et voilà qu'elle fait aussi la combine du bridge avec lui. Qu'est-ce qu'il a comme boulot, le frère, avec les deux bonnes femmes !

« Mais ça se complique, y se passe un tas de trucs dans une soirée mémorable où qu'on voit tour à tour : Georges Grey, Mihalesco, Bever, Nina Myral et pis Gémin, et pis Mauloy.

« Ah ! C'que ça peut être marrant ! Et puis, qu'est-ce qu'y a comme figuration ! et pis comme beaux décors ! et pis alors voilà t'y pas que... »

L'enthousiasme de mon « envoyé spécial » est à son comble en se remémorant tout ce qu'il vient de voir... Si sa narration devient un tantinet obscure, car il s'empêtre dans la multitude d'épisodes pleins d'humour qui lui reviennent en foule, je suis saisi par l'extrême jubilation de mon bonhomme que je connais bien.

Son compte rendu n'est pas très littéraire, mais je suis sûr de son esprit critique. Conclusion :

Le Valet Maître est un film qui promet deux heures de franche gaieté. Je souhaite d'être bien vite guéri pour aller le voir. Je vous conseille d'en faire autant et, si cela peut vous être agréable, je vous livre en vrac, tout autour de cette page, les documents pittoresques de mon « reporter » en herbe...



OLGA TCHEKOWA

LÉGÈRE COMME
LES
EAUX VIVES



Lorsque l'on voit Olga Tchekowa, le plaisir d'admirer la femme accompagne celui d'apprécier la comédienne. Et toujours ses grands yeux sombres, sa bouche expressive, sa silhouette voluptueuse servent au mieux ses dons d'artiste.

Descendant du célèbre écrivain Anton Tchekov, elle maintient dignement la renommée artistique de la famille. Sa mère, déjà, fut une comédienne brillante de la cour de Nicolas II, et Olga, née à Saint-Petersbourg, fut, dès son jeune âge, destinée au théâtre. A vrai dire, il n'était point besoin de la pousser dans cette voie, car sa vocation était puissante ; dès sa seizième année, elle était, avec toute la fraîche candeur de la jeunesse, une comédienne au jeu très sûr. Mais ce don n'était pas unique : la sculpture l'attirait également et, lorsqu'en 1919 elle dut s'exiler, elle avait pour tout bagage la facilité de pétrir elle-même ses personnages et de les vivre.

Elle aime à rappeler les heures heureuses de sa jeunesse et sa maison de campagne, située aux environs de Berlin, à Gnienecke, est aménagée comme un chalet russe de Crimée. Chaque coin est baptisé d'un nom qui évoque l'époque où elle vivait chez elle dans la Sainte Russie. Ici, c'est le miroir « petite loge » en souvenir de sa loge à l'Opéra de Saint-Petersbourg... là, ce sont les saintes icônes... ailleurs, un divan se nomme « Katoutchka » et ses trois chiens (le chiffre trois lui porte bonheur, dit-elle) seront pour toujours, quelle que soit leur race : « Noky », « Alta » et « Pierk ».

Ses défauts ? Comme beaucoup de Slaves, coquette, elle aime les beaux bijoux et en possède une admirable collection. Elle est aussi superstitieuse et son plus grand péché est d'aimer le mystère. Ainsi, pendant plusieurs années, à part quelques intimes, tout le monde ignorait son grand secret. Mais oui ! Olga avait un très, très grand secret, un de ceux que les femmes avouent avec peine. Il n'y a que quelques semaines qu'elle le dévoila à tous. Ce fut d'abord un confrère de la presse berlinoise à qui elle le confia... sachant très bien qu'il ne le garderait pas longtemps.

Elle l'avait entraîné à sa suite au milieu de sa propriété, près d'un petit étang dont elle est très fière, accompagnés de Noky et d'Alta. Vêtue d'un « paréo » de tissu léger, elle s'amusa, assise dans une barque, à lancer de grosses branches au milieu de l'eau que les deux bêtes allaient chercher à tour de rôle. Comme le journaliste s'extasiait devant sa jeunesse, elle le regarda en riant et lui dit :

— Savez-vous que je pourrais être grand-mère, vil flatteur ?

Devant la stupeur de son compagnon, elle ajouta :

— D'ailleurs, vous verrez bientôt ma fille Adda, puisqu'elle va débiter la semaine prochaine à Berlin... malgré mon refus jusqu'à ce jour, elle veut devenir actrice... Aussi, je n'insiste plus, car elle a le même caractère que moi, c'est-à-dire entêtée comme une mule !

Notre confrère n'en est pas encore revenu ! Mais il est un autre secret qu'Olga Tchekowa n'a pas dit et que nous avons découvert quand même en comparant quelques dates. La grande artiste a fait ses débuts dans une pièce nouvelle sur la scène d'un théâtre berlinois en... 1921.

... Et c'est sur la même scène que Adda Tchekowa vient de commencer sa carrière de comédienne en 1941.

Guy BERTRET.

Photos U. F. A. - A. C. E.



Olga Tchekowa, telle qu'on ne la connaît pas... : une sportive accomplie.



Même regard, même sourire... Adda, la charmante fille d'Olga Tchekowa débitera prochainement sur une scène berlinoise.



« Histoire de rire » : La pipe est vide... Fernand Gravy en a resquillé le contenu...

NOURRIR l'illusion VÊTIR le rêve...

par Paul BODIN

Au matin, les producteurs à peine ébourrés d'un cauchemar de pénurie, se précipitent sur le téléphone.

— Allô ! le Comité du Film ?

— Allô ! oui...

— Je vous en supplie : que deviennent mon lin, mes cigarettes, mes bons de pain ?

— Votre lin est en route, cher monsieur, vos cigarettes, vous les aurez mardi. Pour l'essence, il faut attendre. D'ailleurs, avons dû réduire considérablement la quantité demandée. Nous ne pouvons faire mieux...

— Allô ! le Comité du Film ? (Vous pouvez continuer vous-même...)

Et c'est ainsi qu'au siège du C.O.I.C., une équipe d'hommes éminemment qualifiés essuient tout le jour les feux croisés des demandes, des lettres et des coups de téléphone.

Avec une parfaite autorité, M. Raoul Ploquin, directeur du Cinéma, préside aux destinées du Comité et contrôle toute son activité. En son absence, MM. Buron et Ribadeau-Dumas assurent cette tâche, et M. J. Le Lorrain, qui dirige le Service des bons d'achats, en est le zélé pourvoyeur.

Grâce au Comité, la grande industrie du Film vit et des milliers d'artistes, techniciens, ouvriers, figurants, exploitants et employés de tous ordres ont du travail.

Le cinéma avec tickets ? Evidemment, vous n'avez pas réfléchi à cela : comment nourrir et habiller les artistes qui vous distraient. Vous pensez sans doute qu'au studio les biftecks se trouvent tout rôtis sous les feux des sunlights.

Eh bien ! détrompez-vous. Les producteurs, les régisseurs, les metteurs en scène en savent quelque chose qui trouvent, bien entendu, que le Comité est dur, très dur... Les demandes, en effet, sont méthodiquement passées au crible au moyen du synopsis et du découpage par scène et n'arrivent à la signature de M. R. Ploquin qu'après avoir été sévèrement étudiées.

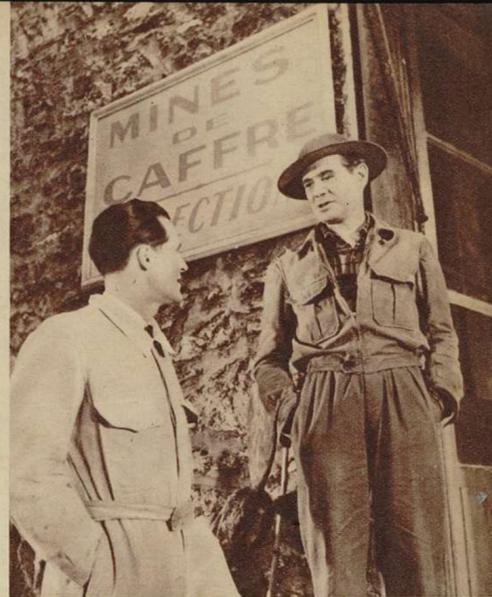
Décidément, les temps sont bien changés lorsque le rêve lui-même a besoin de bons d'achat et que l'illusion en personne réclame à cors et à cris des tickets de nourriture.

Oui... Pour que des millions de cœurs connaissent l'émotion d'un Premier Bal, pour orchestrer la féerie de la jeunesse et de l'amour, il faut que tout y soit. Tout : et les beaux souliers dorés et la soie et le satin... les smoking et les cigarettes, le bar et le buffet garnis...

Photos extraites de films.



On a dérangé M. Lamirand en personne pour nourrir la jeunesse de « Nous, les gosses ».



« Le Pavillon brûle » mais Marcel Herrand, fier de sa tenue, n'a pas l'air trop inquiet...

Mme Sans-Gêne a dû se conformer aux restrictions.



A quelle petite taille la salopette de Marie Déa resservira-t-elle ?

DEUX NOUVEAUX VENUS au Cinéma :

GEORGES PRÉVOST et VICKY VERLEY

Jean Gourguet a découvert Georges Prévost, mais le moussaillon, lui, a découvert la mer. Il ne l'avait jamais vue avant d'aller passer trois semaines à Marseille pour les extérieurs du film. Et l'on connaît maintenant la Canebière, le Vieux-Port, les bateaux. On a même pris un cargo qui dansait bien...

— Oh ! oui, c'est beau la mer, nous assure Jojo avec conviction. Et puis, à l'École des Mousseux, j'ai déjà fait des petits copains...

— Tout le film est centré sur lui, nous dit Jean Gourguet. Le *Moussaillon*, c'est l'histoire d'une vocation contrariée, une vocation atavique et irrésistible... La mère de Michel — qui est Yvette Lebon dans le film — s'est remariée avec un brave homme d'horloger — Roger Duchesne — et elle espère que l'enfant oubliera les récits et les chants dont son père le berçait autrefois... Mais il n'en sera rien : le drame éclatera entre les trois personnages. Tout cela finira, d'ailleurs, par le triomphe du « Moussaillon » !

Quant à Yvette Lebon, à qui échoit pour la première fois un rôle de mère, un rôle aussi dramatique et « très beau », nous dit-elle, elle est enchantée de tourner avec ce jeune partenaire. Et le travail ne lui manque pas. Après *Romance de Paris* et *Le Moussaillon*, ce sera un film avec Sacha Guitry, sans compter les représentations de chaque soir au Théâtre de la Madeleine...

Mais, cessons les bavardages !

— On tourne, crie Jean Gourguet. P. LEPROHON.

Dans sa petite chambre, le moussaillon rêve à la mer, aux voiliers, aux beaux départs...



Lucien Gallas, le mauvais garçon, séduira-t-il l'innocente Vicky Verley ?

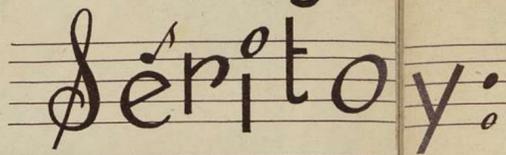
Le décor est étroit comme la cabine d'un navire et pourtant ce n'est pas à bord que nous trouvons l'équipe du *Moussaillon*. Les prises de vues au beau soleil de Marseille et sur les flots de la Méditerranée — qui dansaient bien un peu, n'est-ce pas Jojo ? — sont terminées. Tout le monde a rejoint le studio où il fait bien sombre et bien froid...

Heureusement qu'il y a pour l'égarer la jeunesse des interprètes et la fraîcheur du décor : une chambre d'enfant, celle du moussaillon, avec son papier clair, ses gravures aux murs, ses bibelots : des bateaux tout grés, des images marines...

Et dans ce cadre, deux personnages qui à eux seuls ne font pas beaucoup d'années : Jojo ou Michel, comme vous voudrez, le petit Georges Prévost, « découvert » par le metteur en scène Jean Gourguet, du côté de Romainville où il vivait sans se douter de l'heureux sort qui l'attendait ; Vicky Verley, Carletti n° 2 — mais chut ! il ne faut plus le dire, car c'est bien agaçant d'être toujours prise pour sa sœur — toute jeunesse, presque enfant elle aussi, et déjà vedette.

On tourne une scène de flirt entre Lucien Gallas et la jeune fille et nous verrons bientôt que la manière est en effet un peu brutale. Mais pour l'instant, on « panoramique » sur le petit Michel qui, à sa table de jeu, figole avec amour un superbe voilier miniature.

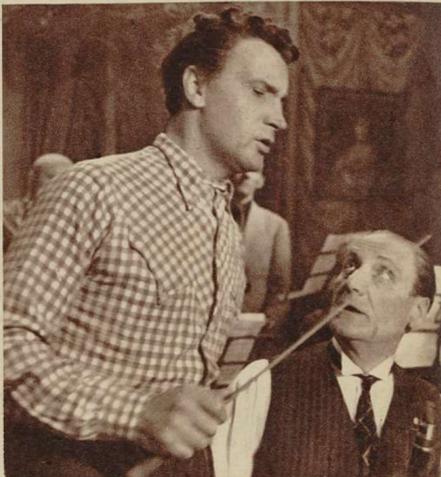
Un Village musicien :



Petit prélude pour petit article musical.

QUELQUES mesures pour rien. Au cinéma, il ne faut, paraît-il, jamais s'étonner. Pendant les trente-cinq ans du muet, les journalistes, mes frères, en mal de copie (comme moi-même) ont fait entrer les profanes — ça c'est pour vous — dans les arcanes du cinéma. Anomalie, singularité et autres paradoxes. Puis, le profane gavé de cette instruction élémentaire est devenu, à son tour, très instruit, et partant, très difficile.

Heureusement, le parlant est venu, et avec



René Lefèvre est un chef d'orchestre, faux compositeur et vagabond.



Maurice Teynac, lui, est le vrai compositeur... et il n'est pas vagabond.

Saturnin Fabre — Monsieur Honoré — est aussi compositeur, mais en plus il est flûtiste.

Margaritis, lui, est musicien. Dans son village il est bricoleur et il préfère le violoncelle à l'envers... chacun ses goûts !

lui, on a pu tout recommencer ! En avant pour d'autres anomalies, singularités et paradoxes. Tant mieux, car il y a encore de l'encre dans les stylos... beaucoup d'encre !

Andante.

Sonnerie de téléphone, très symphonique naturellement. Voix du chef de publicité de la firme :

— Venez, venez vite ! l'orchestre d'Opéra-Musette tourne. Vous verrez, c'est très bien (gamme connue), très harmonieux... Jugez plutôt. Thème : la musique révolutionnaire un petit village. Le contrôleur des tabacs : Saturnin Fabre, flûtiste et compositeur, a fait un opéra qui s'intitule *La fille d'Amalthee*. Tout le village le joue, et sa fille, la véritable, cette fois-ci, Paulette, est harpiste. C'est une « blanche » qui vaut bien plusieurs « noires »... hum... (soupir).

René Lefèvre est un faux compositeur, mais un véritable accordéoniste et un non moins authentique amoureux.

Maurice Teynac, lui, est un vrai compositeur, il est en plus pianiste et amoureux.

Margaritis est violoniste. Il casse son instrument, car de son métier il est bricoleur — tout se tient. En effet...

Scherzo et allegro.

Studio. Clé de fa, clé de sol, au choix... elles ouvrent toutes, pourvu que l'on soit journaliste.

Dans un petit salon très provincial, une vingtaine de musiciens sont installés à leurs pupitres. Grincements, miaulements — comme toujours ils se donnent le « la » et s'accordent entre eux... qu'ils disent.

L'orchestre est au grand complet ! La clarinette est un notaire, le violoniste un bricoleur, Marcel Vallée qui, lui, est ténor, est pharmacien. C'est un village de « possédés », de possédés de la musique.

René Lefèvre lève sa baguette, Pierre Renoir crie :

— « Play Back ! »

Et les musiciens jouent... Seulement on n'entend rien !... Enfin, dans le lointain du studio la musique éclate. J'ai compris. On enregistre la musique à part. Alors, pourquoi a-t-on pris de véritables musiciens ? Mais pour la mimique, voyons... Ah ! ce cinéma parlant, tout de même... quel progrès !

René Lefèvre ne sait pas du tout conduire l'orchestre... Peut-être qu'il le fait exprès... il paraît que c'est dans le film... Et si ça n'y était pas, comment ferait-on ? En tout cas, c'est un chef d'orchestre qui met en scène avec beaucoup d'autorité. Alors, peut-être que Pierre Renoir sait conduire un orchestre ? Seulement, voilà, ça n'est pas dans le scénario...

Maintenant, c'est devenu très musical, il y a un monsieur et une dame qui chantent... Seulement ce n'est pas eux que l'on entend... c'est le Play Back. Tout cela, c'est très simple, n'est-ce pas ?

Finale.

Plus personne ne joue. Le Play Back s'est tu (soupir, beaucoup de soupirs...). Tout le



Paulette Dubost est la fille d'Honoré ; elle est aussi harpiste et elle est également la « fille d'Amalthee ». En outre, elle est charmante et amoureuse.

monde est autour de l'appareil. Il paraît qu'il a des ennuis avec le son. Tiens, on ne l'aurait pas dit, mais ça n'est qu'une « ani-croche », et il y en aura beaucoup dans *Opéra-Musette*, qui sera certainement un très bon film musical.

Photos N. de Margoli.

M. ROUTIER.

Derrière les barbelés

ou les Aventures d'un prisonnier dans les Studios allemands



par Georges FRONVAL
Ex KG. 32.547
Stalag VII. A.

L'excellent journaliste Georges Fronval revient d'Allemagne. Pour nos lecteurs, nous lui avons demandé de transcrire ses impressions, persuadés qu'elles feront écho dans bien des cœurs. Grâce à ce récit, volontairement dépourvu de toute littérature, mais qui ne manque pas de pittoresque par les anecdotes savoureuses dont il est émaillé, les familles françaises qui ont perdu un des leurs en Allemagne se rapprocheront de leur absent.

Je reviens de captivité.

J'ai séjourné, là-bas, dans un camp de prisonniers, pendant plus de seize mois. Cela, croyez-moi, n'a rien d'original. Ils sont nombreux encore les copains que j'ai laissés au Stalag et qui attendent le jour de leur libération.

Ce qui est vraiment extraordinaire, c'est que durant ces seize mois, j'ai pu, moi, journaliste cinématographique, avoir quelques contacts avec les milieux de cinéma. Que dis-je ? Bien mieux, j'ai eu l'occasion de pénétrer dans un studio allemand et y vivre, durant près de huit mois, une existence curieuse et imprévue pour un prisonnier de guerre. Exerçant tour à tour les fonctions de peintre, de terrassier, de machiniste, d'électricien et d'accoréoniste, j'ai découvert un cinéma dont j'ignorais l'existence.

Ce n'est pas sans émotion que je vais évoquer ici quelques souvenirs de cette vie inattendue. Sans dépasser le cadre de cette revue, je me garderai bien de parler de la guerre. Vous savez, je pense, ce qu'elle a été. Je vous dirai ce que fut là-bas mon existence, celle de quelques camarades vivant encore loin de notre belle France. Pensez, amis lecteurs, à ceux qui sont encore en exil, dites-vous qu'ils n'ont pas votre chance, qu'ils ne sont pas comme vous, au cinéma ; qu'ils n'ont pas vu depuis de longs mois, une femme avec un peu de rouge aux lèvres.

Photo personnelle.

L'exil est une dure épreuve. Ils payent pour une faute qu'ils n'ont pas commise ; et c'est l'une des responsabilités les plus atroces de cette clique de politiciens internationaux qui, ayant en mains les destinées d'un pays comme la France, n'ont pas hésité à sacrifier le meilleur de sa jeunesse à leur appétit de jouissance immédiate et destructrice. Aussi, vous qui êtes privilégiés, lorsque vous aurez lu cette revue, glissez-la dans un colis à destination d'un Stalag et vous procurerez à celui qui le recevra une bien grande joie. Car il est bon, là-bas, derrière les barbelés, de recevoir un journal de chez nous et d'y voir de belles images de France.

Ma première histoire de cinéma au Stalag VII A, la voici :

UNE RENCONTRE VRAIMENT IMPRÉVUE

C'était un dimanche, le premier que je passais au camp de Moosbrugg où j'étais arrivé quelques jours plus tôt, en pleine nuit, par une pluie diluvienne. Cet après-midi, par miracle, il faisait beau. Je me promenais avec quelques camarades quand, au coin d'une baraque, je vis surgir un individu auquel j'étais bien loin de penser. Quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant en celui-ci l'ineffable et indésirable juif Sam Temkin, celui qui, à un certain moment, défraya la chronique des Champs-Élysées en faisant venir du pseudo-paradis du film une artiste exotique, alors qu'il n'avait pas en caisse cinquante francs pour lui offrir des fleurs à la descente du train. J'avais depuis cette époque un contrat signé Sam Temkin, que celui-ci s'était bien gardé, selon l'habitude coutumière de sa race, de respecter. Sam Temkin avait la réputation de ne pas s'embarasser de scrupules. La captivité l'aurait-elle assagi ? Quelle erreur ! M'ayant reconnu, il se précipita vers moi et, se gardant bien de parler des 3.000 fr. qu'il restait me devoir, il s'empressa de me faire savoir qu'il était au Stalag une personnalité toute puissante et que, si j'avais besoin d'un appui ou de quoi que ce fût, je n'avais qu'à m'adresser à lui. Il se mit ensuite à prodiguer des conseils au pauvre prisonnier débutant que j'étais.

Cinq minutes plus tard, il me dit : — Vous savez, mon cher, que je continue

ici à m'occuper de cinéma. Je viens de terminer le scénario d'un film formidable. Je vais d'ailleurs en parler dans quelques jours à la Kommandantur.

Sam Temkin se lança dans d'interminables explications. Il n'était, dans son histoire abracadabrante, question que de centaines de tanks, de milliers d'avions, qui s'affrontaient dans un décor infernal. Ah ! si Sam Temkin avait été au Ministère de l'Armement, nous n'aurions pas perdu la guerre !

Je haussais les épaules. Le Sam Temkin du Stalag VII A était le même que celui qui sévissait dans le petit bureau de postes des Champs-Élysées. Mais ce qui ne prenait pas avec moi réussissait avec mes camarades trop crédules. Pour eux, c'était un gros producteur. Ne leur avait-il pas assuré lui-même que le cinéma français lui était redevable de ses meilleures réussites ! C'était lui qui avait mis en chantier *Le Roman d'un Tricheur*, *Pépé le Moko*. C'était lui qui avait permis à Jacqueline Delubac et même à Danielle Darrieux de se révéler. Quant à nos plus grandes vedettes féminines elles n'avaient rien à lui refuser.

Ma présence au Stalag le gêne ? Il cherche à me faire éloigner, il ne put y réussir et, résigné, il s'en fut à ses occupations habituelles. A cette époque, chaque soir, après le souper,

Une scène du Stalag vue par notre



collaborateur Georges Fronval.



« un coin défini, se tenait une sorte de foire où l'on pouvait jouer à de nombreux jeux de hasard. C'était ce qu'on appelait Monte-Carlo. On jouait aux petits paquets, à la roulette, aux échecques et à divers jeux d'adresse. Sam Temkin — mauvais sang ne saurait mentir — tenait un petit comptoir et, plaçant sur une couverture pliée en quatre ses paquets de cartes, il lançait d'une voix impérative : « Allons, allons, faites vos jeux ! » et encaissait prestement les mises de ses camarades malchanceux... Et voilà une fois de plus le marchand dans le temple !

Depuis, les jeux ont été supprimés. Sam Temkin est parti dans un Kommando de juifs et, tout en piochant dans une carrière, élabore le scénario d'un nouveau film qui ne sera jamais tourné. Heureusement pour nous !

D'AUTRES RENCONTRES

Au Stalag VII A, j'ai retrouvé d'autres gens du cinéma, des gens plus sérieux, plus dignes aussi. Ainsi Ménard, qui réalisa plusieurs documentaires dont un sur l'Arc de Triomphe. Hazard, qui fut ce monteur de plusieurs grands films dont *Paradis perdu*. Hazard, qui est encore là-bas, en est à sa seconde captivité. Guy Ferrier, un jeune opérateur de prises de vues qui travailla avec Marcel Carné et qui n'est

autre que le neveu d'un artiste connu, est l'une des plus grandes vedettes de la troupe de Michael Stalag. Il est très applaudi dans les chansons de Tino Rossi. André Naveau, du théâtre Saint-Georges, qui parut dans plusieurs films, fait partie de la même équipe. Il est excellent dans les rôles féminins. J'ai également retrouvé au Stalag quelques camarades journalistes et plusieurs techniciens de la distribution de films.

Dans le journal *Le Trait d'Union*, que nous lisons là-bas deux fois par semaine, j'ai eu des nouvelles du frère de Marcel Pagnol qui était à l'Oflag de Nuremberg, de Raymond Galle, « quelque part en Allemagne », et de Bernard Blier, qui, libéré quelques mois avant moi, passa quelques jours au Stalag VII A mais que je ne pus voir, me trouvant alors en Kommando.

Un jour, la lecture de *Ciné-Mondial* m'annonça la libération de René Jayet, que je savais être dans un camp en Rhénanie où, chargé du théâtre, il réalisa des merveilles.

Lors de ma captivité, je fis d'autres rencontres. Ainsi, un jour, c'était en décembre dernier, ayant quelques vieux magazines allemands, je découvris dans deux numéros de *Koralle*, datant de 1938, deux grandes photos, chacune en première page, de deux vedettes françaises. L'une était Danielle Darrieux, l'autre Janine Darcey — cette dernière que la légende comparait à un modèle du peintre Botticelli. J'ai découpé soigneusement ces deux portraits et je les collai à l'extérieur de la caisse qui me servait de boîte à paquetage. Chaque fois que j'ouvrais celle-ci, deux jolis visages me souriaient, m'apportant ainsi un peu de réconfort et d'espérance.

LES NOIRS DE « CARL PETERS »

Un jour, c'était au mois d'août de l'année dernière, des civils vinrent au camp venant de Munich. Était-ce une commission ? Non, aucune visite officielle, mais un groupe de cinéastes attachés à une société de production de films. Ils se dirigèrent vers les baraquements occupés par les Noirs. Les prisonniers alignés sur un rang furent soigneusement examinés un à un. Un des visiteurs s'approcha d'eux et prit la mesure de leur tour de tête et les scruta sous toutes les coutures. Leurs craintes furent aussitôt calmées quand ils apprirent qu'on cherchait des Noirs ayant un type s'apparentant à celui des

natifs du Tanganika. Les cinéastes désiraient, en effet, des figurants pour un film alors en préparation et qui devait retracer les aventures de Carl Peters, l'explorateur qui découvrit l'Afrique orientale allemande. Ceux qui remplissaient les conditions physiques exigées et qui acceptèrent de paraître dans un film furent inscrits ; les autres retournèrent à leurs occupations habituelles.

Le lendemain, les soixante candidats figurants quittèrent le Stalag. Ils devaient être absents plusieurs mois. Ils allèrent aux studios de la Bavaria à Geiselgasteig près de Munich, puis à ceux de Prague où furent réalisés les intérieurs et extérieurs du film. Ce fut, pour ces grands diables, une pittoresque existence qui les amusa beaucoup. Très bien traités, se montrant fort dociles, ils se révélèrent d'excellents artistes, évoluant avec une rare aisance devant la caméra et se pliant aux volontés du metteur en scène. Ils avaient, pour le sergent qui les commandait, une véritable adoration. Ce bûcheron bavarois, qui portait de superbes baccantes, fut surnommé « papa Moustache ».

Le film terminé, ils quittèrent le studio à regret et regagnèrent le Stalag le cœur gros. Heureusement, ils n'y demeurèrent pas. Afin de leur éviter les rigueurs de l'hiver particulièrement rude en Bavière, les autorités allemandes avaient autorisé que les troupes africaines fussent envoyées dans un Frontstalag en France. Les Noirs de Carl Peters, dans leurs baraques de Rennes, doivent parfois se souvenir des heures passées sur les bords de l'Isar, devenu, grâce à la magie du cinéma, une rivière de l'Est-Africain et aussi d'Hans Albers, qui incarnait le célèbre voyageur allemand et était la vedette du film.

JE PARS POUR MUNICH

J'aurais bien aimé partir avec eux et suivre la réalisation de cette production. Il m'aurait été agréable de voir un studio allemand et d'en connaître l'organisation et les méthodes de travail. Cette occasion qui ne me fut pas donnée alors, devait m'être offerte le mois suivant.

Un soir dans le camp, une nouvelle circula comme une trainée de poudre, c'est d'ailleurs curieux combien les nouvelles se propagent dans un Stalag. Celle qui allait ce soir-là, de baraque en baraque, de groupe en groupe, était que les services des Kommandos cherchaient parmi

les sous-officiers des volontaires pour travailler au théâtre de Munich. Le théâtre de Munich, si ce n'était pas un studio de cinéma, était quand même intéressant. Le lendemain, ce fut une ruée à la baraque A. Les amateurs étaient nombreux. On avait besoin d'un décorateur, je m'offris, bien que mes connaissances en tant que destinataire se fussent limitées au genre humoristique. W.-N. Grove, le collaborateur du *Canard enchaîné*, qui fut là-bas mon meilleur compagnon, se mit également sur les rangs. A midi, lorsqu'on connut la liste des engagés, j'étais de nos deux le seul inscrit. Grove devait me rejoindre plus tard. A une heure, j'étais prêt et rejoignais les dix-neuf autres camarades sélectionnés.

Un autocar nous attendait à l'entrée du camp. Nous y montâmes sous la surveillance de nos deux « postes » sentinelles. Un monsieur qui parlait admirablement le français, nous reçut ayant un mot aimable pour chacun de nous. Nous apprîmes alors que ce n'était pas pour un théâtre de Munich que nous étions engagés, mais pour un film dont Harry Piel, le célèbre acrobate, était le producteur, le scénariste, le metteur en scène et l'interprète. (A suivre.)

Voici la mallette du prisonnier décorée de deux photos de vedettes françaises.





Le Chemin de la Liberté

RÉCIT CINÉMATOGRAPHIQUE (6)
de Jean VALROGER
d'après le film de ROLF HANSEN.

DISTRIBUTION :
Antonia : Zarah Leander.
Detlev : Hans Sjöwe.
Louise : Eva Immermann.
Oginski : Siefried Breuer.

RESUME

Detlev von Blossin a épousé, à Vienne, une célèbre cantatrice, la Corvelli. Il voudrait lui faire abandonner la scène pour l'emmener avec lui dans son domaine de Poméranie. Mais la jeune femme ne peut s'y résoudre. Elle signe un nouveau contrat, tandis que Detlev rentre seul au pays. Or, des troubles éclatent à Vienne. La Corvelli se réfugie au théâtre avec son ancien amant, le comte Oginski, recherché par la police pour détournement de fonds.

Maintenant, il ne pleure plus. Il s'est enfermé dans sa chambre. Mais en bas, dans sa chambre de jeune fille, Louise a défait ses valises.

— Il faut, a-t-elle simplement dit à sa tante, que Detlev ne soit pas trop seul.

CHAPITRE IX

UNE OMBRE QUI PASSE

Sur une route de Poméranie, quelques années après. Une calèche s'arrête. Une femme en descend. Elle interroge :
— Est-ce loin, Blossin ?
— Blossin, grognent les paysans, c'est un patelin perdu presque au bord de la mer.

— Il lui montrent le chemin.
— Merci bien, messieurs, dit l'étrangère, en faisant chanter les voyelles.

Et elle poursuit son voyage dans sa calèche si frêle, toute laquée, toute nickelée, qui tanguait comme un canot de poutep sur les vagues de boue et de gel.

Enfin, Blossin.
Des sapins secouent leur givre sur le gravier de l'allée. Le tement, la grille du château s'ouvre.

— Madame désire ?
— Je voudrais, balbutie la voyageuse, descendue de sa calèche, je voudrais... parler à M. le baron.

— Pas là ! gronde la cerbère. Il est allé siéger à Stettin, à la Diète. Mais si vous voulez voir Mme la baronne ou Mlle Louise, vous n'avez qu'à continuer tout droit, jusqu'au château.

Louise, en costume d'amazone, débouche du parc.
— S'il vous plaît, Madame, suivez-moi ! Vous voulez voir Detlev ? Il n'est pas là, pour le moment... Mais si vous voulez parler à ma tante, je vais l'appeler tout de suite !

L'étrangère s'effarouche.
— Non, non, laissez ça ! Je ne fais que passer ici. J'ai beaucoup connu Monsieur le baron autrefois, à Berlin et à Vienne...
Elles marchent maintenant côte à côte sur l'allée, Louise et la voyageuse.

(A suivre.)

"Tu ne vois donc pas, tante, dit Louise, depuis que Detlev est revenu, je ne suis plus la même..."

Poursuivi par ses créanciers, acculé à la ruine, le comte Oginski sentait la raison lui échapper...

Écroulé sur la chaise, l'œil dément, il est secoué d'un rire convulsif. Antonia recule vers la porte, en protégeant son visage de ses mains.

— Ecoute-moi bien, Stéphan, dit-elle fermement. Jamais je ne te suivrai ! Et s'il n'y a pas d'autre moyen de t'échapper, eh bien ! je me réfugierai dans la mort !

CHAPITRE VIII

UN HOMME LIBRE

En Poméranie, les pomniers ont porté leurs fruits. L'automne vient. Le cyclone révolutionnaire est passé, on n'y pense plus. Tout le monde travaille d'un cœur unanime. Du matin au soir, Detlev parcourt à cheval des hameaux aux toits rouges et des sombres forêts de sapins où les hommes donnent de grands coups de hache.

Cependant, quelques-uns remarquent :
— Il a l'air pourtant bien sombre, notre jeune baron !
Les châtelains du voisinage ont beau inviter aux réceptions, aux bals et aux chasses : il ne quitte pas son domaine, il fait l'ermite, fuit le monde. Chaque semaine, il porte à la poste une lourde lettre scellée d'un lourd cachet noir et qui est toujours destinée à la même personne : Mme Antonia Corvelli, Opéra de la Cour, Vienne.

Le sous-préfet jubile :
— Ça lui a bien réussi d'aller se frotter aux Viennois ! Il a épousé une gourgandine qui se moque de lui et qui ne viendra jamais le rejoindre !

Un jour, Louise vient parler à la vieille baronne :
— Tante, je pars pour Berlin. Je crois que cela vaudra mieux pour tout le monde...
— Mais qu'y a-t-il, ma petite fille ?
— Tu ne le vois donc pas, tante ? Depuis que Detlev est revenu, je ne suis plus la même...
— Oui, Louise, tu es... bizarre, énervée... Mais que t'a-t-il fait, Detlev ?
— Tante, j'aime Detlev !
Et elle éclate en sanglots. La vieille dame caresse doucement la tête blonde.

— Calme-toi, ma petite, calme-toi ! Detlev est un homme marié, tu as raison : il faut partir pour Berlin... Prépare-toi !

Quelques jours plus tard.
Une matinée froide, dorée et brillante. L'air poméranien enbaume les sapins, le champignon et la brise. Louise fait ses malles, en essayant ses yeux et en portant furtivement à sa bouche une tabatière dérobée à Detlev... Tout à l'heure, Gustav, le vieux cocher des Blossin, attellera ses chevaux et la conduira à la diligence. Tout à l'heure, il va falloir dire adieu à son rêve...

Dans la cour du château, le garde-champêtre crie soudain :
— La vois envoyée par M. le sous-préfet à M. le baron ! M. le sous-préfet prie M. le baron de passer à son bureau ! C'est urgent !
— Le sous-préfet, le vieux Schnäbel ? grimace Detlev. Que me veut-il donc, celui-là ?
En redingote, tout petit, ratatiné, Schnäbel disparaît derrière un immense bureau.

La voix de Schnäbel, à l'ordinaire enjouée, affecte aujourd'hui une solennité émue et tragique.
— Je regrette sincèrement que l'occasion de notre première rencontre depuis cette malheureuse affaire soit si pénible. Je dirais même très douloureuse et pénible...
Les doigts boudinés du vieillard feuilletent les pièces d'un dossier.

— Je dois vous annoncer, monsieur le baron, que madame votre épouse est décédée à Vienne. J'ai reçu la communication ce matin, de notre ambassade.

Detlev bondit.
— Elle est morte ? Mais de quoi ?
Schnäbel se rétrécit encore derrière son bureau. Mais ses petits yeux lancent soudain un éclair joyeux et narquois.

(U. F. A. - A. C. E.)

— Les investigations policières ont démontré que votre épouse a quitté la vie volontairement. La mort a été occasionnée par immersion dans le canal du Danube. Le corps n'a pas encore été retrouvé à ce jour. Mais voici une lettre de votre épouse d'où il ressort qu'elle avait pris la décision de se noyer. Voulez-vous authentifier l'écriture ?
— Mais pourquoi, mon Dieu, bégaye Detlev, pourquoi a-t-elle fait ça ?
Schnäbel se rejette en arrière, et d'un ton très officiel :
— Les mobiles de l'acte ressortent non moins clairement de certaines pièces du dossier ? Avez-vous entendu parler du comte Oginski ?
— Oginski ? Je crois... Oui...
— Eh bien ! le comte Oginski, agent de Metternich, a été arrêté pour spéculation illicite, détournement de fonds, escroquerie. Et madame votre épouse avait tout lieu de craindre que ce scandale l'éclabousse. Lisez, s'il vous plaît !
Il lui tend, avec un air de commination, plusieurs rapports de police. A travers les larmes, Detlev lit des noms qui lui disent rien, des chiffres, des dates... Sa tête tourne...
— Excusez-moi, monsieur Schnäbel, je vais m'en aller...
Alors, le sous-préfet, ayant suffisamment savouré son triomphe et retrouvant sa pathétique solennité du début :
— Cher baron ! Je vous donne ma parole de gentilhomme que personne ici ne connaîtra cette affaire, qu'on ignorera toujours dans notre district les mobiles de ce déplorable suicide.



CHUT...

Je vais vous dire... MAIS CHUCHOTEZ-LE!

A partir du prochain numéro, Ciné-Mondial inaugurera avec nos grandes vedettes "Jeu de questions indiscrettes". Grâce à ce jeu, nos lecteurs connaîtront les plus intimes secrets de leurs artistes préférés, et, en même temps, ces questions indiscrettes réserveront à nos abonnés d'agréables surprises.

LE COIN DU FIGURANT

CETTE SEMAINE AU STUDIO

BILLANCOURT
Symphonie fantastique. Réal. : C. Jaques. Régie : Metchikoff-Continental.

PHOTOSONOR
Milg Swing. Réal. : R. Pottier. Régie : Leclerc-S. U. F.

FRANCOEUR
Boleto. Réal. : J. Boyer. Dir. de production : C. Stengel-Pathé.

EPINAY
Croisrières sidérales. Réal. : Swoboda. Régie : Hérod-Industrie Cinématographique.

BUTTES-CHAUMONT
Maison des sept jeunes filles. Réal. : A. Valentin-Régina.

ON PREPARE
Vie Privée. Régent 63, Ch.-Elysées. Régie : F. Tannière. Réal. Fescourt. Cette production subira un retard d'une dizaine de jours.

La femme que j'ai le plus aimée. Régina, 44, Ch.-Elysées. Réal. : R. Lelièvre. Donnerons la date de réception dans notre prochain numéro.

Général film, 61, av. Marceau et 12, r. de Presbourg. Dans le prochain numéro, nous communiquerons la date de son premier film.

Les Petits. S. P. C. 53, Ch.-Elysées. Réalisation en janvier. La Duchesse de Longueville. S. O. F. R. O. R., 37, av. George-V. Réal. : J. de Baroncelli. Régie : Brachet. Réalisation fin novembre.

S. U. F. 73, Ch.-Elysées. Cette production vient d'engager MM. P. Vary et P. Ramelot, pour faire l'adaptation de La Foire aux femmes, qui sera réalisée au printemps prochain.

Situs, 40, rue François-Ier. Cette firme réalisera prochainement le second film de son programme. Inutile de se déranger, car rien de fixé.

DERNIERE HEURE

C'est Jacqueline de Marichalar qui est l'auteur du scénario et des dialogues de Vie Privée, le très beau film sur le milieu cinématographique, qui va réaliser, au début du mois prochain, Henri Fescourt, pour les productions Régent.

L'ÉCHOTIER DE SEMAINE

Les Yeux de Paris
ou irez-vous ce soir ?

AUBERT-PALACE (26, bd des Italiens, Pro. 84.64). P. 12, 45, 23. Le Valet-maitre, avec Elvire Popesco.

BALZAC (136, Champs-Élysées, Ely. 52-70). P. 14, 15-22, 45. Fromont jeune et Risler aîné, avec Mireille Balin et Larquy.

BERTHIER (33, bd Berthier, Gal. 75-15). M. jeu. et sam. 15, S. 20, 30, dim. et fêtes P. 14-23. Premier Rendez-vous, avec Danielle Darrieux.

BIARRITZ (79, Champs-Élysées, Ely. 42-33). P. 14-23. Hôtel Sacher (version française).

BONAPARTE (pl. St-Sulpice, Dan. 12-21). P. 14-23. N-Dame de la Moutte.

CAPITOL-PATHE (6, rue de la Chapelle, Nor. 37-80). P. 14-23. Miroir de la Vie. A partir du 19 au 25 inclus : L'Empreinte du Dieu.

CESAR (63, Ch.-Elysées, Ely. 38-91). P. 14-23. Dernier des Six (avec P. Fresnay). A partir du 16, Le Président Krüger, avec Emil Jennings.

CINE-OPERA (32, av. de l'Opéra). P. 14-23. Nuit de décembre, avec P. Blanchard. A partir du 19, Fromont jeune et Risler aîné.

CINEMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES (118, Ch.-Elysées, Ely. 61-70). P. 4-22, 30. Documentaires (L'Appel du Sida, Dans les mers du Sud).

CLUB DES VEDETTES (2, rue des Italiens). Pro. 88-81. Océ de Nonamidi, Changement le 19.

COLISEE (38, Ch.-Elysées, Ely. 29-46). P. 14-23. Marie Stuart, avec Zarah Leander.

CONVENTION (21, rue Alain-Chartier, Vou. 42-27). P. 14-15-23. Sans lendemain, avec Edwige Feuillère. A partir du 19, L'Enfer des Anges, avec L. Carletti.

DEMOURS (7, rue Demours, Eto. 22-44). M. 14, 30, S. 20, 15, dim. et fêtes P. 23. Bar du Sud, A partir du 19 : Empreinte du Dieu (P. Blanchard).

ERMITAGE (72, Ch.-Elysées, Ely. 15-71). P. 14, 15-22, 45. Jusqu'au 24 inclus : Romance de Paris, avec Ch. Trenet et J. Tissier. A partir du 25 : Montmartre sur Seine, avec J.-L. Barrault et E. Piau.

FRANÇAIS (30, bd des Italiens). P. 14-23. Opérette.

FEERIQUE (146, rue de Belleville, Mén. 66-21). M. 14, 45, S. 20, 15, dim. et fêtes P. 14-23. L'Enfer des Anges. A partir du 19 : Miroir de la Vie.

GAUMONT-PALACE (pl. Clichy, Mar. 56-00). P. 14-23. Paris-New-York (Gaby Morlay et Cl. Dauphin). A partir du 19 : Le Valet-maitre.

GAUMONT-THÉÂTRE (7, bd Poissonnière, Gut. 33-16). P. 13-23. Nuit de Décembre, avec P. Blanchard.

GAMBETTA (6, rue Belgrand Roc. 31-74). P. 14, 15-23. Enfer des Anges. A partir du 19 : Diamant noir.

GRENNELLE-AUBERT (41, av. Emile-Zola, Ség. 01-70). P. 14-23. Sans lendemain. A partir du 19 : Enfer des Anges.

LOUXOR-PATHE (115, rue Lecourbe, Ven. 43-88). M. jeu. sam. dim. et S. 20. L'Acrobate. A partir du 19 : L'Enfer des Anges.

LUTETIA (33, av. de Wagram). P. 14-23. L'Empreinte du Dieu. A partir du 19 : La Folle imposture.

MAGIC (28, av. de la Motte-Picquet, Ség. 69-77). M. 14, 45, S. 20, 15, dim. et fêtes P. 14. L'Acrobate. A partir du 19 : Bar du Sud.

MAINE (95, av. du Maine, Ség. 26-11). M. 14, 30, S. 20, Dim. P. 14-19. L'Acrobate. A p. du 19 : L'Enfer des Anges.

MARIVAUX (15, rue de Valenciennes, Ric. 93-90). P. 14-23. Club des Soupirants, avec Fernandel.

MAX-LINDER (24, bd Poissonnière, Pro. 40-04). P. 14-23. No bougez plus, avec S. Fabre et Annie France.

MONTFARMESE-PATHE (9, rue d'Alsace, Dan. 65-13). P. 14-23. L'Acrobate. A partir du 19 : Bar du Sud.

MOULIN-ROUGE (pl. Blanche, Mon. 63-26). P. 14-23. Le président Krüger. A partir du 16 : L'Assassin du père Noël.

MONTFARMESE-PATHE (9, rue d'Alsace, Dan. 65-13). P. 14-23. Orgue, avec Ch. Boyer. A p. du 19 : Requiem, avec Fernandel.

PALEIS-ROCHOUART (56, bd Rochouart, Mon. 83-62). P. 14, 45-23. Entrée des artistes. A partir du 19 : Nuit de décembre.

PARAMOUNT (2, bd des Capucines, Opé. 34-30). P. 13-23. Madame Sans-Gêne, avec Arletty.

ROYAL-PATHE (37, av. Wagram, Eto. 10-70). P. 14-23. Volpone, à partir du 19 : Narcisse.

SAINT-MICHEL (7, pl. St-Michel, Dan. 79-17). P. 13, 45-23. L'Acrobate, avec Fernandel. A partir du 19 : Bel-Ami, avec W. Forst.

SCALA (13, bd de Strasbourg, Pro. 40-00). P. 14-23. Rien à déclarer, avec Raimu et Alerne. A partir du 19 : Orgue, avec Ch. Boyer.

STUDIO BERTRAND (29, rue Bertrand, Ség. 64-66). M. 15. S. 20, 15, dim. et fêtes P. 14-19. Fermé le mardi. Claudine à l'école. P. Brasseur et Blanchette Brunoy. A partir du 19 : Crime et châtiment, avec Pierre Blanchar et Harry Baur.

STUDIO-PARFARMESE (21, rue Bréa, Dan. 53-00). M. 13, 30, S. 20, 15, dim. et fêtes P. 13, 20-23. Dernier des Six avec Pierre Fresnay. Exclutivité rive gauche. A partir du 19 : Président Krüger avec Emil Jennings.

TIVOLI-AUBERT (14, rue de la Douane, Nor. 26-44). P. 15, 15-23. Enfer des Anges. A partir du 19 : Diamant noir.

URSULINES (10, rue des Ursulines, Odé. 39-19). P. 14, 30-19. S. dim. et fêtes P. 14, 30-22, 40. Jeunes filles en détresse, Micheline Presle. A partir du 19 : Jean de la Lune, avec Michel Simon et René Lefèvre.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je sousigné _____ demeurant _____
à _____ D^l _____ déclare
souscrire un abonnement de _____ à "Ciné-
Mondial", au prix de _____, à dater du _____
Signature : _____
Date : _____
TARIF DES ABONNEMENTS :
France et Colonies : Six mois 100 fr.
Un an 198 fr.
CINÉ-MONDIAL, 88, Champs-Élysées
C. C. P. 147.805, Paris — BAL. 28-70

Indiscrétions...

Micheline Presle épouse Louis Jourdan

A peine revenue à Paris, Micheline Presle est retournée précipitamment sur la Côte d'Azur. Elle va épouser Louis Jourdan. Histoire de rire... Elle est folle de lui. Lui, il est fou. C'est tout au moins ce que prétendent les parents du jeune premier. Car, s'il est beau comme un dieu, Louis Jourdan est faible comme un homme. Et Micheline Presle est un charmant petit diable, mais un diable. Alors la famille a peur que cette union ne soit un purgatoire.

UN DIVORCE SENSATIONNEL

LE COUPLE MODELE se disjoindrait-il ? Il n'était bruit que de tout cela entre le Colisée et le Fouquet's. Quittera-t-elle ? Quittera-t-elle ? Si les avis sont si contradictoires et si les uns assurent que la chose est impossible, les autres n'en affirment pas moins que la ravissante « femme fatale », affirmant un grand mouvement d'indépendance, amorcé par Danielle Darrieux et continué par Vivienne Romance, a quitté le beau Prince charmant. On dit même que l'infidèle regrette son acte. N'est-il pas une chanson qui dit : « Si tu reviens... Sauras-tu demander pardon ? »

ON VA TOURNER LES PETITS

Daniel Norman va donner dans quelques jours les premiers tours de manivelle d'un film : Les Petits, adapté de la pièce de Lucien Népoux. Huguette Duflot, Gilbert Gil, Georges Rollin, Marguerite Deval et Génin l'interpréteront. Seul, le principal rôle masculin n'est pas encore distribué. On parle d'André Luguet. Les Petits inspirèrent déjà au temps du muet une première adaptation que réalisa Gaston Roudès.

C'est le samedi 15 novembre, à 17 h. 30, à la fin de la matinée du théâtre de la Gaîté-Lyrique, que, présentés par Yolanda, Marthe Ferrare, Andrée Mézanti, Francis Kernel, Josyane d'Or et Hélène Thierry, accompagnées par Henriette Slonine, interpréteront les chansons sélectionnées pour les éliminatoires du concours de la plus belle Chanson d'Amour.

Vous trouverez tous les renseignements complémentaires dans Paris-Toutjours, qui paraît maintenant sous sa nouvelle formule. En vente dans tous les kiosques, au prix de 4 francs.

Notre Courrier

En raison de l'abondance du courrier, il ne sera répondu que contre 2 francs en timbres-poste. MAGDY A., à LEVALLOIS. — Est-ce possible qu'une méchante critique ait paru dans un journal sur Jean Servais ? — Peut-être... Mais je ne l'ai pas lue. De toute façon, n'oubliez pas qu'en tant que critique et spectateur... Il y a la rampe ! CLARY. — Ah ! chanter, chanter ! C'est mon rêve ! Indiquez-moi un professeur qui pourrait m'aider à préparer un tour de chant... Je suis secrétaire d'un avocat et j'en ai tellement assez des textes de plaidoiries... N'oubliez pas l'histoire de la pauvre cigale qui chanta tout l'été... A l'heure actuelle, vous êtes une petite « fourmi » qui travaille, et qui, grâce à sa conscience professionnelle arrive à vivre très gentiment... Attention, gentille Clary, vous seriez certainement une charmante cigale... Mais êtes-vous certaine que vous ne le regretterez pas ? Voici l'adresse d'un professeur-accompagnateur : Mme Emile Dumontier, 41, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris. (Mardi et vendredi, de 14 heures à 17 heures). Bon courage... Mais, encore une fois, vous n'avez rien de mieux à proposer que vous-même, dans votre propre intérêt, je vous conseille d'essayer un tour de chant... Mais sans quitter votre emploi. Si vous réussissez, ce que je vous souhaite, alors à ce moment-là Allez-y à fond », mais pas avant !

J. BERGER, PONTAILLIER. — Voudriez-vous me donner quelques renseignements sur Merrick Rökk ? — Cette artiste a environ trente ans et mesure environ 1 m. 65. Elle ne parle pas le français. Par contre, elle monte très bien à cheval, est une excellente danseuse et acrobate. Son premier film s'intitule « Cavalerie légère », version allemande. Elle n'est pas à Paris... Les deux autres acteurs dont vous me parlez sont en zone non occupée. Il me semble que vous feriez mieux d'apprendre les claquettes avec un professeur ; vous pourriez vous adresser à « La salle Wacker », 69, rue de Douai, à Paris... Nous étudions votre dernière question.

MARIE SUZANNE B. — J'ai 14 ans. Je voudrais faire du cinéma, où dois-je m'adresser ? — Vous êtes si jeune... Ne croyez-vous pas qu'il serait préférable que vous restiez encore quelque temps à l'école ? Par la suite, vous pourriez vous rendre dans un cours de diction, afin qu'un professeur puisse juger de vos dispositions. SONIA, BRUNE AUX YEUX BLEUS. — Voici les titres des chansons interprétées par Charles Trenet, dans le film « Romance de Paris » : Un rien me fait chanter, Tout ce que j'ai vu, et La Romance de Paris... Celui du film « Bateau de cœur » s'intitule : C'est une charade... Sixième étage, tel est le titre de la chanson que vous avez entendue dans le film portant le même nom.

MICHEL MATOUZE. — L'âge de Micheline Presle que vous m'indiquez est exact. Ajoutez Louise Carletti une année et deux à Marie Déa. Dans « Abus de confiance », Danielle Darrieux avait pour partenaires : Charles Vanel et Pierre Mingand. Dans « Retour à l'athlète », Pierre Dux, Jacques Dumesnil et Pierre Mingand. Dans « Le Domino vert » : Charles Vanel et Maurice Escande. L'âge que vous donnez à Danielle Darrieux est exact. Les partenaires de Beda Gafre dans « Marseille mes amours », sont Mireille Ponsard et Gorlett. Bernard Lancret joue dans « La citadelle du silence ». Les autres artistes dont vous me parlez se trouvent actuellement en zone non occupée.

BERNARD TANLAY. — J'ai souvent lu dans votre rubrique qu'il existait des cours orientant les jeunes vers le côté technique du cinéma. Les jeunes ! Lesquels ? Ceux pour qui les parents peuvent payer des cours l'après-midi ! Mais ceux qui travaillent toute la journée, ceux qui ne peuvent se permettre de cesser tout travail sans entrevoir pour le lendemain le manque de pain, ceux-là ne peuvent-ils avoir d'ambition ? Sont-ils condamnés à rester rivés sur un fauteuil d'orchestre et à voir défiler sur l'écran les noms de tels ou tels techniciens sans pouvoir essayer de les imiter ? Pourquoi n'a-t-on pas institué de cours du soir pour l'apprentissage de ces métiers ? — Votre revendication était très juste, cher lecteur. Cependant, je me suis renseignée à votre intention et suis heureuse de vous apprendre que depuis le 4 novembre, des cours du soir ont été ouverts à l'école Vaugirard, 85, rue de Vaugirard, à Paris (apprentissage pour devenir photographe, opérateur, etc.). Alors, plus de style tourmenté et plus d'ambition dans nos lettres !

NICOLE. — J'ai douze ans et demi et voudrais faire du cinéma... Je ne l'ai pas dit à mes parents qui sont comédiens en papier... Je voudrais être petite Nicole, je vous embrasse sur les deux joues et vous dis dans le tycou de l'oreille : « Voulez-vous vite aller à l'école apprendre l'orthographe, la géométrie, la géographie, et tout et tout... Ah ! On a envie de pleurer... vous voyez bien que vous êtes encore un bébé ! Allons, mouchez-vous ! faites-moi un beau sourire... et allez jouer à la maquette de cinéma ». Eh bien ! c'est pour les grandes personnes !

MAUD ET EDGAR LANCHAIR. — Annie Vermeil était, je crois, de nationalité belge. Evelyn Voiny a joué dernièrement le rôle créé par Annie Ducaux dans « Hymène ».

RAMUNTCHO. — J'ai dix-huit ans et dois reprendre mes cours du bachelier première année. Je préférerais faire du cinéma, mais je n'ose pas avouer à mes parents ma merveilleuse aspiration... J'achète même votre revue en cachette... Cher petit Ramuntcho, comme vous me semblez plein d'imagination. A défaut d'engagement, vous vous contenteriez d'une place de modéliste dans une grande maison de couture et vous voyez déjà draper par-ci, froncer par-là, « créer » des modèles qui feront sensation à la ville et à la scène ! Eh bien, pourquoi pas ? C'est un métier qui demande du goût, du talent, de l'initiative... Il me semble que vous pourriez en parler à vos parents. D'ailleurs vous pourriez continuer vos études et ensuite vous orienter dans cette voie. Votre situation matérielle vous permet de continuer vos études, je vous en prie, profitez-en ! Vous avez la chance de pouvoir vous dire : « Je dois me faire une situation, et j'ai tout pour y arriver » ; pensez un peu à vos camarades qui, eux, doivent venir à « Je dois travailler pour gagner ma vie » ! Si vous demandez conseil à ces derniers, je suis bien certaine que vous entendrez neuf fois sur dix cette réponse : « Tu sais, mon vieillard, le boulot, c'est pas toujours drôle ; toi, t'es un vénéral, tu peux devenir un avocat célèbre, un docteur réputé, tout ce que tu veux, tandis que moi... »

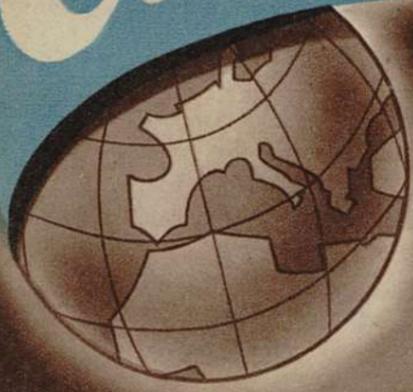
JEAN X... A PARIS. — Dans le numéro du 17 octobre, vous avez manifesté du goût pour la poésie, à l'occasion d'une réponse à un correspondant... Alors je vous envoie quelques poèmes... qu'en pensez-vous ? — D'abord un grand merci pour l'envoi. Vous ne manquez pas d'idées, d'imagination. Vos vers sont... un peu « hoteux » ! Il me semble que vous devez être un jeune garçon un peu « mélancolique » ; voulant être « désabusé », mais très « observateur ». Pourquoi n'écrivez-vous pas de la prose ; écrivez une « nouvelle », par exemple ?

UN ADMIRATEUR DE ZARAH LEANDER. — Indiquez-moi vos nom et adresse et... réjouissez-vous ; je vous réserve une bonne surprise. Claude SUNLIGHT.

Ciné-

TOUS LES
VENDREDIS

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

4^F

N° 15. — 14 NOVEMBRE 1941.

Jean Marais, qui a fait ses débuts au cinéma dans *Le Pavillon brûle*, va tourner dans *Annette* et *la Dame blonde*, où il incarnera le rôle du « Pêcheur ».

(Photo Piaz.)